

## LETTRE A M. ALEXANDRE BERTRAND

SUR UNE NOUVELLE FORME

# DE LA TRIADE CARTHAGINOISE

---

A M. Alexandre Bertrand, directeur de la Revue archéologique.

Monsieur le Directeur,

Vos savantes recherches sur les groupes où trois divinités se trouvent associées m'engagent à vous soumettre une nouvelle série de représentations de ce genre, qui se rattache au panthéon carthaginois.

Les monuments qui constituent cette nouvelle série ne représentent pas la divinité sous une forme humaine. Ils se composent invariablement de trois cippes de grandeur inégale, réunis par une base commune. Le groupement de ces pierres trois par trois, la place éminente qu'elles occupent sur les stèles où elles sont figurées et, surtout, la répétition du même thème sur des monuments de provenances différentes, d'autres considérations encore dont il sera question plus loin, nous obligent à leur attribuer une valeur religieuse et à y voir des représentations divines.

La première figure de cette catégorie a été trouvée à Lilybée; elle est publiée dans le *Corpus inscriptionum semiticarum*, n° 138, pl. XXIX. Nous en donnons ici la représentation d'après le *Corpus*<sup>1</sup>. Elle est gravée au trait, à la partie supérieure d'une stèle qui représente une scène d'adoration : un homme en prière devant un pyrée, derrière lequel se trouve l'image conique de Tanit, ayant à droite un caducée.

<sup>1</sup> 1. Planche V.

Les trois cippes qui la composent sont légèrement plus étroits au sommet qu'à la base. Celui du milieu, qui est plus élevé que les deux autres, est surmonté du disque et du croissant renversé. La base a une forme particulière, sur laquelle nous aurons à revenir plus tard. Cette figure, qui a une fausse ressemblance avec un vaisseau à trois mâts, est suspendue en l'air, à la place qui est réservée d'habitude aux représentations de la divinité et elle plane, en quelque sorte, au-dessus de la scène d'adoration. Le bas de la stèle est occupé par une inscription phénicienne qui contient un *ex voto* à Baal Hammon.

M. Renan avait été vivement frappé de ce symbole, qu'on rencontrait pour la première fois, et il n'hésita pas à en reconnaître le caractère religieux, et à le rapprocher des idoles mentionnées dans le premier livre des *Rois* (I *Rois*, XIX, 9), et que la version alexandrine et Josèphe rendent par le mot *χουεστά*. Une base votive trouvée à Cagliari, et qui porte une dédicace au Baal-Samaïm d'Einocim (*Corpus inscr. sem.*, n° 139), lui semblait favoriser ce rapprochement. Cette base, fort allongée, présente à sa partie supérieure une fente longitudinale, manifestement destinée à recevoir plusieurs objets votifs de même forme. Or ces objets, qui ont disparu, sont désignés sur l'inscription par les mots : *נצבם והניזבם שנים* « les deux cippes et les deux *χουεστά* », suivant l'ingénieuse conjecture de M. Derenbourg.

Comme toujours, en archéologie, une découverte en appelle une autre. La signification de ce symbole, qui restait encore douteuse, faute de points de comparaison, a été mise en pleine lumière par la découverte de trois autres stèles, reproduisant le même motif, qui ont été trouvées, en 1867, sur l'emplacement d'Hadrumète, et dont nous devons la connaissance à M. l'abbé Trihidez. Ces stèles, qui ont déjà fait l'objet d'une communication à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ont paru dans la *Gazette archéologique* (1884, p. 51 et suiv.; 82 et suiv.) Vous voudrez bien me permettre de les reproduire ici et de rappeler, en le complétant, ce que j'ai dit ailleurs à leur sujet.

Les stèles de l'abbé Trihidez se distinguent en deux points de celle de Lilybée. La petite triade en pierre occupe la partie centrale et non plus le haut de la stèle; sur deux d'entre elles même, elle n'est accompagnée d'aucun autre symbole. La seconde particularité est plus remarquable encore : le même sujet se trouve reproduit non pas une fois seulement, mais deux et trois fois sur la même stèle, de façon à nous présenter deux ou trois petites triades identiques, placées l'une à côté de l'autre sur le même plan.

De ces trois stèles, deux sont actuellement au Louvre ; la troisième a été transportée au musée de la Chapelle Saint-Louis de Carthage.

La première des stèles qui sont au Louvre représente deux triades identiques, placées chacune dans une sorte de petite niche de forme carrée, et séparées par une mince cloison<sup>1</sup>. Au-dessus de celle de gauche, on aperçoit le croissant et le disque ; au-dessus de celle de droite, l'image de Tanit. Le haut de la stèle est brisé. Une base commune supporte ce double petit sanctuaire. Sur la seconde des stèles du Louvre, nous trouvons trois triades identiques<sup>2</sup> ; de plus, au lieu d'être séparées, elles sont placées l'une à côté de l'autre dans la même niche. Enfin, la troisième stèle, que nous ne connaissons que par un dessin de M. l'abbé Trihidez, présente un nouveau détail<sup>3</sup> : la triade du milieu a pris plus d'importance que celles des côtés, si bien que nous nous trouvons en présence d'une véritable ennéade, dans laquelle la triade centrale joue, par rapport aux autres, le même rôle que joue, dans chacun des groupes, l'unité du milieu. En outre, la pierre étant légèrement conique, tous ces faisceaux convergent et tendent à se confondre en une unité supérieure.

Il faut remarquer la forme particulière qu'affecte, dans ces divers monuments, la base qui supporte les petites triades. Si nous prenons comme modèle la stèle de Lilybée, nous verrons qu'elle se compose de deux cônes tronqués ou de deux trapèzes, soudés par le plus étroit de leurs côtés parallèles ; sur d'autres, les deux parties de la base, échancrées sur les côtés et séparées par une baguette, rappellent la gorge qui forme le couronnement habituel de l'entablement dans l'architecture égyptienne. Sur la stèle dont nous avons le dessin, même, les deux trapèzes, au lieu d'être soudés, sont simplement superposés.

Pour comprendre ce motif d'architecture, il faut en rapprocher une stèle du musée royal de Cagliari, qui est décrite dans le catalogue de la collection Chessa, p. 117, pl. I, n° 1, et dont je dois l'indication à M. Perrot. Cette stèle représente un petit édifice de style égyptien. La parenté de ce monument avec ceux d'Hadrumète frappe dès l'abord. La corniche, de même que la base de l'édifice, est formée par une gorge, limitée à sa partie inférieure par une baguette. Au milieu de la petite chapelle, on voit un personnage dont le buste

1. Pl. VI, n° 1.

2. Pl. VI, n° 2.

3. Pl. VI, n° 3.

seul est sculpté, dressé sur un socle qui a la plus grande analogie avec ceux qui supportent nos petites triades, et qui nous les fait



comprendre. Il faut donc aussi les considérer comme la reproduction des socles réels qui supportaient les triades en pierre dont les nôtres ne sont que la copie.

Les monuments que je viens de passer en revue constituent une série nettement définie, qui est déterminée, non seulement par l'identité du symbole principal : trois stèles, dont l'une domine les deux autres, mais par la similitude dans la façon dont les accessoires sont traités, similitude qui est l'indice d'une tradition artistique et religieuse.

Cette série serait encore beaucoup plus riche si nous possédions toutes les stèles trouvées en 1867 dans les fouilles d'Hadrumète; mais toutes celles qui avaient été expédiées en France par M. Daux ont disparu, et nous n'avons pu en retrouver la piste. J'y ai pourtant trouvé, dans le récit de la mission de M. Daux, une allusion, qui prouve que le même thème était fréquemment reproduit sur les stèles d'Hadrumète. Voici en effet, ce qu'on lit dans les *Recherches sur les emporia phéniciens*, p. 43 : « J'ai pu remarquer, dans les bâtisses quelconques les plus anciennes, que le nombre *trois*, prenant sans doute son origine dans une idée mystique, est observé en

tout... Sur les stèles votives, trois doigts, trois unités jointes par en bas, ou bien trois fois ces trois unités répétées; les figures symboliques sont toujours disposées de manière à former trois saillies, trois extrémités. » Ces trois doigts joints par en bas sont une allusion évidente à des cippes de la famille de ceux que nous avons reproduits.

Le nom de doigts que leur donne M. Daux n'est même pas fort éloigné de l'un des termes dont les peuples sémitiques se servaient pour désigner ces sortes d'obélisques: ils les appelaient *jad*, « main ».

La représentation de la divinité sous la forme de trois pierres, groupées en une unité supérieure, paraît donc avoir été constante à Hadrumète. Nous l'avons également retrouvée à Lilybée. Peut-être était-elle d'un emploi plus général encore. En effet, M. Heuzey veut bien signaler à mon attention une tombe de Tharros publiée par Spano dans le *Bullettino archeologico sardo*, an. II, p. 36, et qui a été reproduite par M. Perrot dans son *Histoire de l'art*, t. III, p. 235, n. 174. Nous n'en possédons malheureusement qu'un dessin assez imparfait, et qui laisse place à certains doutes d'interprétation. Autant qu'on en peut juger d'après ce dessin, cette tombe se compose de trois cippes, reliés par une paroi en maçonnerie. Les deux cippes qui sont sur les côtés ont la forme de colonnes terminées par un chapiteau. Celui du milieu est plus élevé, et il est surmonté d'un chapeau de forme conique qui rappelle exactement certains cippes sacrés trouvés dans l'île de Chypre (voyez *Corpus inscript. semit.*, t. I, n° 44, pl. VIII). Il porte en outre, sur le fût même de la colonne, le disque et le croissant.

D'autre part, M. Halévy me dit que certains temples des régions qu'il a visitées au centre de l'Arabie sont précédés de véritables allées, formées par des cippes en pierre groupés de la même façon.

Il semble que nous soyons en présence d'une façon de concevoir la divinité, et de la représenter, plus générale qu'on n'aurait pu le croire tout d'abord.

Est-il possible de déterminer, avec quelque précision, le nom des divinités que l'on adorait sous cette forme? Si l'on s'en tient au groupe carthaginois, la chose paraît assez facile. La réunion de pierres sacrées en triades qui viennent se confondre en une unité supérieure est d'accord avec ce que l'antiquité nous a appris de la religion punique.

Le traité, souvent invoqué, de Philippe de Macédoine avec Carthage, que nous a conservé Polybe, débute par l'énumération des dieux sous la protection desquels était placé le traité. Or ces dieux sont partagés par groupes comprenant chacun, soit trois dieux isolés,

soit trois classes de divinités. Le panthéon carthaginois forme ainsi une série de triades qui vont en décroissant depuis les grands dieux de Carthage jusqu'aux divinités d'un ordre inférieur.

En tête se trouvent trois grandes divinités, le Génie de Carthage, Héraklès et Iolaüs, dans lesquels M. Alfred Maury a reconnu Tanit, Baal-Hammon et un dieu enfant, ce dieu myrionyme, dont on retrouve la forme carthaginoise, Joel, sur les inscriptions. Faut-il voir dans nos groupes de pierre la représentation de cette triade suprême ? On est fort tenté de le faire, d'autant plus que l'inscription de Lilybéo porte une dédicace à Baal-Hammon ; un trait, commun à presque toutes les stèles que nous avons étudiées, semble confirmer cette manière de voir : c'est la relation étroite qui existe entre ces pierres sacrées et le croissant accompagné du disque ; elle se retrouve à Hadrumète, comme à Lilybée et à Tharros ; or le disque et le croissant sont constamment associés à la grande déesse de Carthage.

Il serait pourtant dangereux peut-être d'attribuer, en l'absence de textes formels, une signification aussi précise à ces monuments. Le disque et le croissant eux-mêmes sont d'un emploi trop général pour pouvoir servir d'argument décisif en cette matière ; d'autant que, si tous ces monuments ont été trouvés dans des endroits soumis à la domination et à l'influence de Carthage, aucun d'entre eux ne vient de Carthage même.

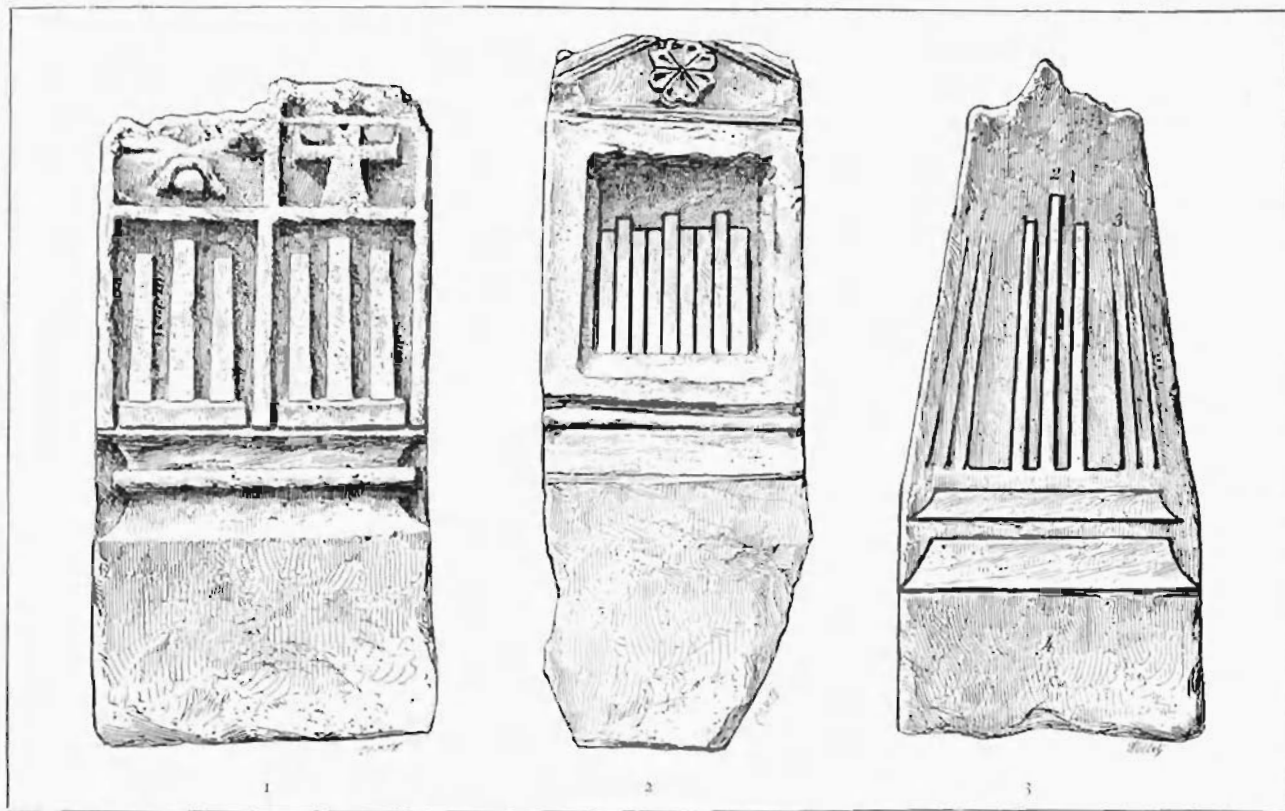
Cette identification devient impossible si nous quittons le monde carthaginois pour l'Arabie. Il est évident qu'on ne peut pas rechercher Tanit au sud de l'Arabie. Peut-être, au fond, n'y avait-il pas grande différence entre les divinités que l'on adorait dans les différentes parties du monde sémitique ; mais leurs noms changeaient, ainsi que leur place dans ces triades. Dans le monde punique lui-même, telle divinité qui occupait le premier rang à Carthage, n'occupait plus que le second à Cirta. La seule chose qui reste invariable et celle que ces nouveaux monuments ont mise en lumière, c'est le cadre et, en quelque sorte, l'idée même d'une trinité, qui nous apparaît comme la formule par laquelle l'esprit sémitique cherchait à exprimer sa conception de l'évolution au sein de la divinité.

PHILIPPE BERGER.

(Extrait de la *Revue archéologique*, n° d'avril 1884).







STÈLES PUNIQUES TROUVÉES A HADRUMÈTE.





Hélios Dujardin.

STÈLE PUNIQUE DE LILYBEE.